

Échos du Nil : par le poète et savant soudanais Abdullah al-Tayyib

al-Ahram, 13 mars 1957

Aujourd'hui, je veux vous parler d'une poésie entièrement nouvelle, et pourtant, en même temps, plongée dans la plus grande antiquité. Elle est nouvelle parce que son auteur est un contemporain, encore dans la fleur de sa jeunesse — je ne pense pas qu'il ait dépassé la trentaine de beaucoup — et parce que ses sujets sont entièrement contemporains, des sujets dont nous discutons chaque fois que nous nous rencontrons, dont écrivent nos propres écrivains et que mettent en vers nos propres poètes, des sujets qui agitent nos propres esprits. Il parle de l'Égypte contemporaine où nous vivons nous-mêmes, et du Soudan contemporain où il vit lui-même ; il parle de l'Angleterre, où il résida des années durant, y connaissant les villes et les villages, la pluie et le brouillard, et toute une variété des qualités de ses hôtes anglais. Il pleure la défaite de l'Allemagne dans la dernière guerre mondiale, malgré son séjour en Angleterre, et malgré tous les liens qui l'attachaient aux Anglais. Il décrit un grand nombre de choses familières à tous en ces jours mêmes, si bien qu'il n'y a, dans les sujets de sa poésie, rien qui répugne à notre nature, ni rien que notre goût rejette. Et pourtant, malgré tout cela, il demeure plongé dans la plus grande antiquité — car il emploie une langue et des techniques que seuls savourent véritablement quelques rares esprits, ceux-là mêmes qui savourent l'ancienne poésie arabe, et la plus ancienne d'entre elles.

Voilà la poésie que nous lisons chez les poètes préislamiques et des deux premiers siècles de l'islam — encore dois-je me montrer prudent en évoquant les poètes du deuxième siècle, car notre poète n'emploie pas la langue d'Abou Nouwas, de Muslim ibn al-Walid, et de leurs semblables, ni leurs propres techniques ; il emploie, au contraire, la langue de ceux d'entre eux qui privilégiaient une diction et un style pesants et sonores — des poètes comme Bachar et Marwan ibn Abi Hafsa — et il se peut même qu'il privilégie la langue de poètes plus étranges et plus archaïques encore que ces deux-là, et de ceux qui suivirent leur propre voie. Il ne fait rien de tout cela délibérément ; c'est sa propre nature, son propre goût et sa propre éducation, tous ensemble, qui l'y poussent. Il ne ressent nulle incapacité à suivre la voie que suivent ses propres contemporains, que ce soit dans les pays arabes ou dans la diaspora américaine — il ressent, au

contraire, une pleine capacité à le faire, l'ayant essayé, et longuement essayé — mais il s'en est détourné, et détourné résolument, parce qu'il en est venu à le détester, l'a trouvé étroit, et a jugé qu'il ne convenait ni à sa propre nature, ni à son propre goût, ni à sa propre conception de la beauté.

Une éducation bédouine

Cela tient à ce qu'il fut, dans la première étape de sa vie, bédouin par ses origines et bédouin par sa culture. Il étudia l'arabe et en maîtrisa l'étude ; il s'immergea dans l'ancienne poésie arabe comme nul contemporain ne s'y est immergé ; il lut la poésie arabe à travers ses diverses époques, et l'étudia en véritable maître de son sujet. Mais c'est notre ancienne poésie, elle seule, qui captura la pleine faveur de son cœur, de son esprit et de son goût réunis. La nature avait créé en lui un poète à la sensibilité exquise, au sentiment tumultueux, à la perception aiguë, au tempérament raffiné, à l'imagination puissante — mais lorsqu'il voulut donner expression à son propre être véritable, d'une manière conforme à sa propre nature et à sa propre inclination, il explora diverses voies pour y parvenir, et aucune ne lui plut parmi ces voies, sinon celle de nos anciens poètes, qu'il adopta, et poursuivit jusqu'à ses limites extrêmes, comme s'il avait été créé pour elle, et elle pour lui. Ce qui est remarquable chez lui, c'est qu'il atteignit, sur cette voie, la plus magnifique réussite et la plus grande maîtrise qu'un poète puisse espérer atteindre ; plus remarquable encore, il plia la civilisation moderne à sa propre langue ancienne, ou plia sa propre langue ancienne à cette civilisation moderne, les accordant l'une à l'autre avec une harmonie où l'on ne sent ni tension ni distorsion.

Vous le lisez décrire les traits de la vie en Angleterre, et ne trouvez dans sa description ni affectation ni effort — vous le voyez, au contraire, avancer avec sa propre nature féconde, à l'aise et sans contrainte, sans qu'aucune description ne lui pèse, sans qu'aucune peinture ne l'épuise ; c'est vous, le lecteur, qui trouverez souvent pesant de le suivre, ou de le rattraper, car vous ressentirez le besoin de vous arrêter, de comprendre tel ou tel mot dans quelque dictionnaire de la langue, ou de ramener telle ou telle technique aux formes d'expression qui vous sont familières. Vous ne pouvez même pas entreprendre de le lire, sans être d'abord, un homme de réelle détermination, et, ensuite, quelqu'un possédant une connaissance précise, profonde et vaste de la langue arabe, de ses propres secrets et de ses raretés, et de ses propres techniques, partout où les poètes les ont détournées de leur cours clair et familier.

Il n'y a rien d'étrange à tout cela. J'ai déjà dit qu'il fut bédouin, sa culture bédouine, dans la première étape de sa vie ; et j'ajouterai que je ne connais aucun contemporain arabe ayant étudié la poésie arabe, ses mètres, ses rimes, ses subtilités et sa musique, aussi profondément que lui — il a étudié tout cela de la manière la plus complète et la plus exhaustive, dans un vaste ouvrage en deux volumes considérables, intitulé *al-Murshid ila Fahm Ash'ar al-'Arab wa-Sina'atiha* [Le Guide pour comprendre la poésie des Arabes et son art].

Le premier volume

J'ai décrit le premier volume de cet ouvrage il y a près de deux ans déjà, alors quel étonnement y a-t-il à ce que l'auteur de cet ouvrage soit porté, par sa propre nature, vers la voie des anciens poètes dans leur propre poésie, lui qui a été captivé par l'ancienne poésie arabe d'une fascination sans limite ni fin ? Il nous rapporte avoir lu la poésie anglaise, sous toutes ses formes et à travers toutes ses époques, et l'avoir trouvée incapable de soutenir la comparaison avec la poésie arabe — sans même excepter de ce jugement la poésie de Shakespeare, si étrange que puisse paraître une telle comparaison entre poésie arabe et poésie anglaise, et poésie de Shakespeare en particulier, tant les deux poésies diffèrent fondamentalement l'une de l'autre, et tant les motifs de leur comparaison ne tiennent ni ne sont cohérents ; il n'est jamais venu à l'esprit d'aucun ancien poète arabe qu'un poète pût orienter sa propre poésie dans la direction que prit celle de Shakespeare, de Milton, de Byron, ou de tout autre poète anglais ou européen en général.

Tout, entre les deux poésies, diffère, et les comparer relève de la pure folie — mais cette fascination pour la poésie arabe s'est emparée entièrement de notre poète, et l'a poussé vers cet excès, qui n'aboutit à rien de précis. Il est temps, à présent, de nous tourner vers la poésie même de notre ami, et de nous y arrêter brièvement, d'une manière qui vous en donnera une image — non pas entièrement exacte, peut-être, mais une approximation véritablement fidèle. Et j'avoue trouver là un certain effort, bien que j'aime cette poésie, la trouve véritablement douce, et m'en trouve pleinement satisfait — tout comme je savoure la poésie de Jarir, la trouve douce, et m'en satisfais. Si j'avais été poète moi-même, jamais je n'aurais suivi la voie de notre poète-savant, car je préfère atteindre les cœurs, et les goûts, de ceux qui me lisent.

Cet effort

Et si je consens, moi, à cet effort, pour vous rapprocher de cette poésie, alors le moins que vous puissiez faire est de consentir, vous aussi, à l'effort de lire, de comprendre et de savourer, et de savoir, au bout du compte, que l'ancienne poésie arabe demeure vivante en certains lieux arabes. Elle était vivante au début de ce siècle, lorsque al-Kazimi — que Dieu ait son âme — composait ses propres odes splendides ; et elle demeure vivante en ces jours mêmes, tandis que nous lisons ce recueil, et d'autres recueils que notre accompli poète n'a pas encore publiés. Nous avions coutume de dire que nos propres poètes ayant vécu à la fin du siècle dernier et dans le premier tiers de celui-ci — des hommes comme al-Baroudi, Shawqi et Hafiz — étaient allés trop loin, tant pour eux-mêmes que pour leurs lecteurs, dans leur imitation des Abbassides. Que dire, alors, de celui qui suit la voie même des poètes préislamiques et des premiers temps de l'islam, sans imitation ni contrainte, mais entièrement de son propre fonds ?

Lisez avec moi ces vers :

*Mon cœur fut ému au souvenir du Nil, ma demeure devenue lointaine —
à Londres, autour de moi, toute langue étrangère jacassant.*

*La voix même des rossignols m'émute,
et des volées d'oiseaux, les uns au faible pépiement, les autres au cri
perçant.*

*Ne vois-tu pas que je suis devenu, parmi ces gens, un chanteur solitaire,
tandis que mes propres amis m'ont trahi — sans que jamais je n'aie trahi
notre amitié ?*

*J'ai goûté les retournements mêmes du destin, et des épreuves m'ont
visité,*

*s'amoncelant sur moi, un malheur succédant à l'autre —
séparation d'êtres chers, perte des miens,
espoirs déçus, et patries abandonnées.*

*Pourtant, l'amertume de ces nuits n'a jamais affaibli ma propre
endurance,*

ni les tempêtes du temps n'ont jamais entamé mon propre silex.

La rime pleine

La toute première chose que remarquera même le lecteur le moins savant en ancienne poésie arabe, c'est cette rime pleine et posée qui parcourt ces vers. Et quiconque possède ne serait-ce qu'une connaissance passagère de la littérature arabe se souviendra, en les

lisant — ou en lisant le tout premier vers seul — d'un poème ancien attribué à Imrou'l-Qays, composé dans ce même mètre, et avec cette même rime, dont voici le début :

*Halte, pleurons, au souvenir d'une bien-aimée, et d'un campement
dont les traces ont depuis longtemps été effacées par les années.*

Je ne doute pas que notre poète ait eu ce poème ancien à l'esprit lorsqu'il composa ces vers, ou l'ode plus complète dont il nous a choisis ces vers. Entre lui et sa propre poésie règne une sorte de pacte, que l'art lui-même lui impose, de sorte qu'il ne peut qu'y répondre, et consigner ce qu'il lui dicte. Puis, une fois que le démon de la poésie l'a relâché, il regarde ce qu'il a écrit, retenant ce qu'il choisit de retenir, et effaçant ce qu'il ne choisit pas.

Il peut à peine composer un seul poème sérieux sans regarder, d'une manière ou d'une autre, vers quelque modèle ancien.

Son dernier hémistiche

Regardez, ensuite, le second vers, où vous verrez un penchant manifeste pour l'archaïque : la voix des rossignols qui chantent l'émeut, et éveille son propre sentiment et sa propre nostalgie de sa patrie — mais les rossignols seuls ne lui suffisent pas ; il y a d'autres volées d'oiseaux encore, les uns à la voix faible, possédant ce qu'il appelle wasi', qui est, comme il l'explique lui-même dans le glossaire de son recueil, le pépiement des oisillons ; les autres possédant arnan, un cri perçant et sonore. Considérez ces deux mots, wasi' et arnan : le poète les tient pour de l'arabe pur et éloquent, au-dessus de tout reproche, de véritables mots de l'ancienne poésie, et les adopte avec un réel plaisir — indifférent à la question de savoir si le lecteur contemporain peut les digérer ou non, car il pense, comme les autres véritables authentiques en poésie, d'abord à son propre art, et y répond, avant même de penser à son lecteur, et à ce que ce lecteur peut ou ne peut digérer.

Regardez, aussi, le troisième vers, où vous verrez, dans son dernier hémistiche, une technique que privilégiaient les anciens poètes, à laquelle les grammairiens ont porté la plus grande attention, mais que les modernes ni ne privilégient, ni n'hésitent à éviter, qu'ils composent en vers ou en prose : je veux parler de son propre vers, « wa-khana wa-ma khuntu al-mawaddata khullani » [« et trahirent — sans que jamais je n'aie trahi — mes propres amis »]. Il veut dire : mes amis ont trahi notre amitié, et moi, je ne l'ai jamais trahie. Il a choisi la concision dans cette

belle technique, tout comme le fit Imrou'l-Qays lorsqu'il dit :

*Si je n'avais cherché que les moyens les plus modestes de vivre,
un peu de richesse m'eût suffi, et je n'en aurais point cherché davantage.*

Il veut dire : un peu de richesse m'aurait suffi, et je n'en aurais point cherché beaucoup.

Et ces mots zarafat et ahdan [dans le quatrième vers], nous les reconnaissons de l'ancienne poésie, des termes que les poètes contemporains emploient à peine. Le poète, naturellement, veut dire que les malheurs l'ont frappé, isolément et en groupe à la fois.

L'amertume des nuits

Et dans le dernier vers, vous trouvez « murr al-layali » [l'amertume des nuits], car les anciens employaient cette même expression dans leur propre poésie, et il s'est senti obligé d'attirer notre attention là-dessus ; il a pris sawan [le silex] pour sa propre rime, privilégiant le poids et la sonorité de l'expression — et quoi de plus solide et d'inflexible, en effet, que le silex ? Mais remarquez ce que lui coûte cette rime : se comparer à des rochers durs que les épreuves du temps ne sauraient affaiblir. Voilà une poésie pesante et digne, privilégiant à la fois les mots archaïques et les techniques archaïques, et pourtant transmettant, par eux, des sens véritablement proches, véritablement simples. Et quoi de plus proche, ou de plus simple, qu'un étranger parmi les fils du Nil, à Londres, se rappelant son propre fleuve bien-aimé, ému par ce souvenir, nostalgique du Nil, ses propres sentiments éveillés par le chant des rossignols et les cris des oiseaux, grands et petits — cette même nostalgie, dans son propre exil, le conduisant alors à se plaindre de son propre isolement et de sa propre solitude, non pas seulement parce qu'il est étranger, mais parce que ses propres frères ont trahi leur engagement envers lui, et oublié leur amitié, tandis que lui-même demeure celui qui se souvient, et reste fidèle à ce même engagement. Il ne se plaint pas non plus, seul, de son exil, et de la trahison de ses frères envers l'engagement et l'affection — il se plaint, à leurs côtés, des malheurs mêmes qui l'ont frappé, isolément et en groupe, les affrontant avec fermeté, endurance et patience.

Tous ces sens, comme vous le voyez, sont proches et simples, et méritent d'être transmis par des mots et des techniques tout aussi proches, tout aussi simples, atteignant le cœur sans peine ni effort. Mais que faire, lorsque notre ami fut créé pour la pesanteur, non pour la

facilité ? Il tient naturellement ces mots et ces techniques pour entièrement proches, entièrement simples, et pourrait bien nous dire : vous ne trouvez ces mots et ces techniques étranges que parce que vous ne vous y êtes jamais habitués, ni dans votre propre poésie, ni dans votre propre prose, ni dans les livres et recueils que vous avez coutume de lire. Et que diriez-vous, pourrait-il demander, si j'avais plutôt privilégié le vocabulaire et les techniques de Ru'ba et d'al-'Ajjaj, ne vous permettant jamais de lire ma propre poésie sans un recours constant aux dictionnaires, aux grammaires et aux glossaires de mots rares, simplement pour comprendre chaque vers ?

Dieu merci, il ne l'a pas fait — s'il l'avait fait, il n'aurait composé de la poésie que pour lui-même, et pour les rares qui lui ressemblent, que l'on pourrait compter sur les doigts d'une seule main.

Notre poète aime le Nil intensément ; à peine une seule ode ou un seul fragment de sa poésie est-il jamais dépourvu de sa mention. Il privilégie le Nil par-dessus tout, et privilégie la vie dans la vallée du Nil par-dessus toute autre forme de vie, quelles que soient les circonstances. Et pourtant, c'est un poète véritablement nostalgique du Nil, ému par sa simple mention, nostalgique de lui tout au long de son séjour en Angleterre — et une fois de retour au Nil, c'est Londres elle-même qui vient le troubler, avec tout ce qu'il y connut de savoir, de beauté et d'enchantement. Et quel étonnement y a-t-il là ?

Les poètes se réjouissent

Les poètes se réjouissent, et disent alors le meilleur de ce qu'ils savent ; ils s'indignent, et disent alors le pire de ce qu'ils savent — et le Messager de Dieu a dit, jadis : « Il est dans l'éloquence une véritable magie, et dans la poésie une véritable sagesse. »

Regardez, à présent, d'autres vers de ce même recueil, où le poète décrit sa propre nostalgie du Nil, dépeignant la nature d'une manière véritablement belle, magnifique et touchante pour le cœur, suivant là encore la voie d'Imrou'l-Qays dans le mètre et la rime — mais employant ici bien moins de mots archaïques :

*À Londres je n'ai ni compagnon ni bien,
mais auprès du Nil se tiennent à la fois mes défenseurs et mes
détracteurs.*

Je me suis souvenu de la rencontre des deux Nils, tel

*un amant enjôleur s'approchant de la chambre voilée d'une vierge
alanguie,
la pressant pour qu'elle cède, puis se détournant,
presque comblé, compagnon de ses propres espoirs.
Quand le Nil Blanc, débordant, agite sa propre crue,
une clameur s'élève de rive en rive,
accompagnée, par-dessus, de légers lambeaux de nuage,
si bien qu'on les prendrait pour des oiseaux fondant vers des flaques
d'eau.*

*Que sont belles ces norias, devenues, à l'aube,
sanglotantes de mélodies de larmes, un œil débordant et ruisselant.
Et les palmiers, lorsque la pleine lune se lève derrière eux,
apparaissent aux regards comme un cou paré de bijoux.
Et l'acacia épineux, sur lequel scintille la lumière,
en traînées pareilles à de fines particules de poussière chatoyant dans le
mirage.*

*Puissé-je savoir si je passerai une seule nuit
sur ces dunes où se dressait ma demeure, mes bien-aimés tout autour de
moi,
et si j'entendrai jamais de nouveau le chant d'un oiseau,
et, à l'aube, l'appel du muezzin, et le chant du récitant.*

Voyez-vous comment il décrit la rencontre du Nil Bleu et du Nil Blanc, la comparant à cette image bédouine, si lointaine de nous, si voilée à nos yeux par les siècles écoulés, que nous ne la reconnâtrions pas, si nous n'avions coutume de la lire dans l'ancienne poésie — l'un des deux fleuves une vierge alanguie, l'autre se hâtant vers sa chambre voilée, tout comme le fait Imrou'l-Qays dans sa propre ode célèbre rimant en « l », qui s'ouvre ainsi :

*Ah, salue le matin, ô ruine croulante,
et que prospère celui qui jadis habita ta cour désormais vide.*
Et il y dit :

La clameur du Nil

*Je me suis élevé vers elle, une fois son peuple endormi,
m'élevant comme s'élèvent les bulles de l'eau, état après état —
presque comme Omar ibn Abi Rabi'a, dans sa propre ode rimant en «
r », qui s'ouvre ainsi :*

*Est-ce à cause du peuple de Nu'm que tu pars dès l'aube,
ou ne te mets-tu en route qu'au tomber du soir ?*

Regardez, aussi, comment il décrit le tumulte du Nil Blanc, avec ses vagues déferlantes, et les légers lambeaux de nuage flottant au-dessus, comme s'ils étaient des oiseaux fondant pour boire l'eau ; et comment il décrit les norias, pleurant sur la rive comme une femme affligée, ses larmes coulant librement ; et regardez les palmiers, avec la pleine lune se levant derrière eux, si bien que celui qui les voit imagine un cou ceint de bijoux.

Et regardez, aussi, cette magnifique image poétique — l'acacia, avec la lumière scintillant sur ses propres épines en fines traînées délicates, comme si c'était un feu scintillant dans un mirage.

Écoutez, alors, comment le poète souhaite, et se demande à lui-même : lui sera-t-il jamais donné de passer ne serait-ce qu'une seule nuit sur ces dunes où se dressait sa propre demeure, contemplant de là cette même douce nature qui s'est emparée de son cœur ; et lui sera-t-il jamais donné d'entendre, ne serait-ce qu'une fois, le chant d'un oiseau au début de la nuit et à la fin de l'aube, l'appel du muezzin, et la voix de celui qui récite le Coran aux dernières heures de la nuit, et au point du jour.

Il n'y a rien de gênant dans le mot tukha ; il vous l'a déjà expliqué lui-même, dans le glossaire de son recueil, comme signifiant un nuage léger et fin. Le poète ressent vivement qu'il demeure étranger dans sa propre poésie aussi, car il privilégie une diction pesante et un style digne, tandis que ses contemporains n'ont nulle affection pour ce même poids, préférant ce discours facile, simple et métissé, que la pure éloquence n'orne jamais.

Écoutez, alors, ce qu'il dit lui-même :

*Qu'as-tu à faire de l'éloquence pesante, en mon propre siècle,
qui aime, au contraire, le discours vil et métissé ?*

*Tu te rends clair par elle, et pourtant ne trouves nul auditeur ;
un autre la compose à ta place, et n'est jamais compris.*

*Car ceux qui possédaient la véritable éloquence ont déjà été repliés
par ce siècle traître, dans sa propre poussière grise.*

Si le poète eût accepté de nous entendre, nous lui aurions rendu quelque part de son propre chagrin — car il est véritablement capable d'un discours pesant et digne, d'une diction et d'un style magnifiques, sans jamais s'empêtrer, ni nous empêtrer avec lui, dans tukha, ni

sabantah, ni wasi', et autres mots de cette même sorte rude et lourde — des mots consignés dans les dictionnaires pour nous aider à comprendre les textes anciens, mais dont l'usage courant sur la langue, même dans la plus belle et la plus magnifique poésie, s'est éteint depuis fort, fort longtemps.

Les langues des hommes sont le reflet de leur propre vie ; lorsqu'ils en font un moyen vers l'art, ils en choisissent ce qu'il y a de plus pur, de plus limpide et de plus fin — ce qui touche l'oreille le plus doucement, émeut le cœur le plus profondément, et convient le mieux au goût.

Il ne suffit pas qu'un Anglais lise la poésie de Shakespeare pour en adopter le vocabulaire et les techniques comme modèles à imiter ; ni qu'un Français contemporain lise la poésie de Racine pour composer la sienne sur ce même modèle ; ni qu'un Italien lise la poésie de Dante pour adopter le vocabulaire et les techniques qui étaient beaux et plaisants au quatorzième siècle, et demeurent, à ce jour, beaux et plaisants, lorsqu'ils sont lus par les savants et les hommes de lettres les plus distingués — mais qui ne sont jamais acceptés d'un écrivain ou d'un poète contemporain.

L'arabe, comme toute autre langue, vit avec les hommes qui la parlent, et se soumet aux mêmes étapes et épreuves de la vie qu'eux — se faisant rude quand les mœurs se font rudes, se faisant douce et suave quand les mœurs se font douces et suaves.

Que notre accompli poète me dise donc comment un lecteur contemporain, de culture seulement moyenne en littérature arabe, est censé comprendre un vers tel que celui-ci, sans recourir aux dictionnaires, et sans comprendre les proverbes et les exemples transmis de la poésie de Jarir et de ses contemporains — et où en sommes-nous, après tout, comparés à Jarir et à ses contemporains ?

*Et ainsi je continuai d'apprivoiser ma propre âme après sa fougue,
la contraignant, jusqu'à ce que son amertume se fixe et s'affermisse.*

Qui, parmi nous, pourrait comprendre ce vers, sinon ceux d'entre les professeurs de littérature qui ont appris à connaître les subtilités de la langue, et se sont plongés dans la poésie des anciens — surtout cette expression, « hatta istamarra mariruha » [jusqu'à ce que son amertume se fixe] ? Quel tort cela aurait-il fait au poète, s'il avait simplement choisi la facilité, disant : « jusqu'à ce que sa force s'affermît, et qu'elle apprît à supporter les épreuves, et à les endurer patiemment » ?

Et le vers qui suit celui-ci, comment sommes-nous censés le comprendre, sans recourir de nouveau aux dictionnaires :

*tout juste comme j'approchais de ma trentième année, et vinrent
s'attacher*

*à un homme des événements dont les tourments [shuqur] étaient
nombreux —*

pour comprendre ce mot shuqur. Le poète lui-même nous explique ce mot comme signifiant « les affaires » — alors quel tort cela lui aurait-il fait, s'il avait simplement employé le mot « affaires » lui-même ? Cela aurait tout aussi bien préservé son propre mètre et sa propre rime, et n'aurait rien changé à la beauté de la poésie.

*Ivre de jeunesse, au regard féroce comme celui d'une lionne,
son regard porta la mort entre mes propres membres —*

et ce vers, avec le mot sabantah en particulier — comment les contemporains sont-ils censés le comprendre, sans recourir à quelque dictionnaire ? Et comment sont-ils censés le savourer, une fois qu'ils l'ont compris ?

J'avoue avoir moi-même rencontré ce mot dans un ancien poème, une élégie pour Omar ibn al-Khattab — que Dieu ait son âme — et m'être trouvé dans un réel embarras à son sujet, car je lisais ce poème en Italie, la langue arabe n'étant nullement proche de moi, la mer elle-même se trouvant entre nous, ou, comme le dit le vers célèbre, le voyage jusqu'à Rome se trouvant entre nous. Je n'avais pas craint que sa mort vînt de la main d'un sabantah, une main téméraire et maladroite — le poète qui fait l'éloge funèbre d'Omar y évoquant l'esclave persan qui le poignarda.

Notre propre poète, en revanche, emploie ce même sabantah pour décrire une belle jeune vierge, enivrée par sa propre jeunesse — et quel tort cela lui aurait-il fait, s'il avait choisi un autre mot transmettant le même sens, un mot qui n'accablerait ni les professeurs, ni les étudiants, ni les gens ordinaires à la fois ?

Malgré tout cela, notre poète demeure, sans aucun doute, une figure véritablement singulière — il n'est pas un seul vers, dans tout son long recueil, qui puisse être écarté ou négligé. Il sait bien, parfois, se faire doux et suave, lorsqu'il joue, et se joue de la nature, ou s'adresse aux enfants — il a, après tout, pratiqué l'enseignement, et est aujourd'hui professeur lui-même. Mais, hélas, chaque fois qu'il joue ainsi, il se lasse bientôt de la facilité, et la trouve étroite, disant, à la fin de l'un de ses

propres courts textes : « Voilà des paroles vaines, et mieux vaudrait les écarter. »

Ce texte n'est nullement des paroles vaines — il ne lui a semblé tel que parce qu'il ne contenait ni tukha, ni sabantah, ni rien de semblable à ces mots, des mots plus proches des listes de vocabulaire rare d'Abou Zayd al-Ansari que de toute autre chose.

Le poète possède, aussi, un don lyrique magnifique, sur lequel j'aurais aimé m'attarder, et m'attarder longuement — mais si je le faisais, je n'en finirais jamais, non plus que le lecteur, et ce texte ne trouverait pas sa place dans al-Ahram.

C'est le droit de tout lecteur véritablement cultivé en littérature arabe de lire ce recueil ; il y trouvera un plaisir et une splendeur indubitables, que nous rencontrons rarement dans la poésie contemporaine — mais il devra garder, tout du long, un dictionnaire à portée de main.

Après tout cela, j'ai un reproche à adresser à notre accompli poète — un reproche non dépourvu d'amertume, et de cette déception que ressent parfois un ami. Qu'est-ce donc que cette critique voilée de l'Égypte dans certains de ses vers, ou cette crainte que l'Égypte ne monopolise le Nil aux dépens du Soudan ? Quand est-il jamais venu à l'esprit d'un homme raisonnable que l'Égypte pût monopoliser quelque bien que ce soit aux dépens de ses propres voisins ?

L'histoire n'a jamais connu l'Égypte, depuis ses époques les plus anciennes, autrement que généreuse envers elle-même, jamais réticente à se montrer généreuse envers autrui, même lorsque sa propre vie se trouvait à l'étroit. Je ne connais aucun jour où l'Égypte ait monopolisé quoi que ce soit aux dépens de ses propres voisins — et le poète lui-même, pour autant que je sache, doit beaucoup à l'Égypte : c'est par son propre savoir qu'il a connu l'arabe, s'est cultivé en elle, et a atteint, par elle, quelque degré qu'il ait atteint en droit et en jurisprudence.

Le poème où il lance cette pique voilée à l'Égypte est celui-ci :

*Et je crains véritablement de voir le Nil, un jour,
devenir l'abreuvoir de l'Égypte seule, à elle de s'y désaltérer et d'y puiser.*

*Nous appartenons à une vallée fertile, et à une patrie,
de vastes plaines dont la dureté épuise même les chameilles rapides...*

[NOTE : le texte source devient confus à cet endroit, répétant apparemment une variante corrompue de ce même vers — « □□□ □□□ □□ □□□□ □□□□□ » — avant de reprendre]

*...et des palmiers sur ses rives, leur ombre déployée,
et nous échangeons, pour cela, notre propre jardin, après lui —
dont nous cueillions jadis les fruits, et dont nous buvions la pleine
abondance.*

Que Dieu te pardonne, ô mon ami le poète — combien de fois as-tu évoqué la trahison de l'affection, la rupture des engagements, et le manquement au droit de la fraternité ! Et te voilà, toi, empêtré dans une part de ce que tu reprochais toi-même à ces frères et amis qui trahirent leur engagement envers toi. Retiens donc, contre toi-même, une part de ta propre indulgence, et n'obéis pas à la seule passion, de peur qu'elle ne t'égare du chemin de Dieu ; et souviens-toi de ce que disait le poète ancien :

*Si tu obéis à ta propre passion, la passion te conduira
vers une part de ce qui a pouvoir sur toi.*

Et pourtant, malgré tout cela, je te félicite pour ta magnifique poésie, et souhaite que tes propres lecteurs la savourent exactement comme je l'ai savourée, et y trouvent la même splendeur que j'y ai trouvée moi-même — même si, pour la plupart d'entre eux, cela ne sera pas chose aisée.